

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LII

Un moyen inventé par Cyprien pour mettre ses trésors à l'abri des voleurs.

(Suite.)

— Sans aucun doute, répondit le baron. Rien, pas même la nouvelle de mon arrestation, n'aurait pu décider Rodolphe à quitter le château, car je lui ai laissé l'ordre, s'il était attaqué, de résister jusqu'à la mort.

— Mais les Taborites n'ont pas fait de tentative de ce côté ? demanda le marquis de Schomberg.

— Pas que je sache, répondit le comte. Rodolphe sera ce soir au château ; il était déguisé de façon à défier les regards les plus habiles, et il nous a précédés de deux jours. Avouons que nous avons trouvé un moyen ingénieux de transporter nos trésors.

— Monseigneur, soyez prudent, je vous en conjure ! s'écria Cyprien : les murs ont des oreilles, quand il s'agit de secrets aussi importants, et le sort de la Bohême dépend de notre discrétion. Jusqu'ici tout a réussi, je veux dire depuis les événements de l'autre nuit, où le chevalier Henri de Brabant jeta la Maison Blanche dans une si étrange confusion.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et l'aubergiste apparut, suivi de sa femme et de deux domestiques, chargés de plats. Tandis qu'on dressait la table, le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg se tournèrent du côté de la fenêtre, ne voulant pas laisser voir leur visage, sachant bien que Zitzka avait envoyé partout des émissaires à leur poursuite.

Dès que les mets furent placés sur la table, Cyprien fit signe à l'aubergiste qu'il pouvait se retirer, et les seigneurs se trouvèrent alors libres de reprendre leur conversation.

— Nous parlions des événements qui sont arrivés l'autre nuit à la Maison Blanche, dit le baron de Rotenberg, après avoir vidé un verre de vin du Rhin, cela me fait penser à vous demander si vous croyez qu'Ermach ait osé révéler les mystères.

— Il n'a pas violé le serment par lequel il s'est engagé à garder le secret, j'en suis persuadé, dit Cyprien.

— Mais s'il avait osé ? observa le comte.

— Alors nous aurions tout à craindre, dit Cyprien d'un air sombre ; car l'Autrichien est en bons termes avec Zitzka, et il n'aurait pas manqué de faire connaître au Taborite la nature de nos secrets. S'il en avait comme vous dites, il ne resterait pas à l'heure qu'il est pierre sur pierre du château d'Hamelin.

— On nous a dit que l'Autrichien a quitté Prague précipitamment, observa le marquis de Schomberg, sans aucun doute, il doit avoir passé par ici, peut-être même a-t-il séjourné dans cette auberge. Il faudra savoir, de l'hôtelier combien de personnes l'accompagnaient : nous verrons ainsi si Ermach était avec lui.

— Oui, et Blanche, murmura Cyprien.

— Que disiez-vous ? demanda le baron de Rotenberg.

— Rien qui vaille, répondit Cyprien : je vais aller questionner un peu l'aubergiste.

Et il sortit en prononçant ces paroles.

Cyprien se rendit dans la salle commune, où il trouva l'hôte et sa femme occupés à faire une longue addition. En le voyant approcher, l'aubergiste lui présenta une chaise, et sa femme lui offrit un verre d'une certaine liqueur dont elle avait le secret. Cyprien accepta avec une apparente cordialité, puis il demanda la note de ce que lui et les siens avaient dépensé. Il se contenta de regarder le total, le paya sans observations, et y ajouta généreusement une gratification pour les domestiques.

— Avez-vous eu beaucoup à faire, ces jours-ci ? demanda Cyprien en acceptant un second verre de liqueur.

— Cela n'allait pas fort depuis quelques semaines, répliqua l'hôte ; mais avant-hier, il nous est arrivé plusieurs personnes qui ont passé la nuit ici. Malheureusement leur présence chez nous a été marquée par de tragiques circonstances.

— Que voulez-vous dire ? demanda Cyprien. Vous excitez ma curiosité.

— Ah ! ainsi la nouvelle n'en a pas encore été jusqu'à Prague ? observa l'aubergiste en regardant sa femme.

— Quelle nouvelle, mon ami ? demanda Cyprien.

— La nouvelle du meurtre qui a été commis avant-hier dans notre maison, répondit l'aubergiste en prenant un ton solennel, et fronçant les sourcils.

— Un meurtre... ici... sous votre toit ? murmura Cyprien ; qui était leur victime ? qui est-ce le coupable ?

— La victime était un beau et charmant jeune homme, un page ; et l'assassin était la plus jolie créature que j'aie jamais vue.

— Et naturellement elle a été arrêtée ? dit Cyprien d'un ton interrogateur.

— Pas du tout, répliqua vivement l'hôte, et son évasion n'est pas ce qu'il y a de moins singulier dans l'affaire.

Et alors, elle et son mari se mirent à raconter tout ce qui s'était passé à leur auberge, sans omettre un détail, ni aucun des noms d'Ermach, d'Etna, de Béatrice et de Linda. Cyprien ne perdit pas une de leurs paroles, et soudain, une pensée se fit jour dans son esprit : — Par le ciel ! cela doit être ainsi, s'écria-t-il en se dressant subitement sur sa chaise. Oui, voilà la solution de l'énigme ! J'y vois clair, à présent, je comprends tout ! Le mystère de ces deux sœurs. Ah ! ce n'en est plus un pour moi ! Faut-il que j'aie été stupide de n'avoir pas plutôt soupçonné la vérité ! Ah ! Mariette, ta ruse dépasse celle du serpent, à présent, je serai bientôt vengé !

L'aubergiste et sa femme le regardaient avec curiosité. Il s'en aperçut, et se hâta de leur dire : — Le temps se passe, et il faut que nous nous remettions en route. Auriez-vous la bonté d'ordonner qu'on nous apprêtât nos chevaux ?

Certainement, répondit l'aubergiste en se hâtant de quitter l'appartement.

A propos, ajouta Cyprien en s'adressant à la femme, qu'est-ce que sont devenues les deux jeunes filles qui accompagnaient Etna ?

— Elles ont continué leur route vers le sud, avec le chevalier Henri de Brabant, répondit l'hôte.

— Ah ! je comprends, s'écria Cyprien, comme si cette nouvelle eût été d'accord avec une certaine idée qu'il avait conçue. Oui, murmura-t-il, tout confirme mes soupçons et prouve que je ne me trompe pas. A présent, Mariette, tremble ! En dépit de Zitzka et de tous les taborites, je serai vengé !

Cyprien sortit alors dans la cour, pour voir si l'on apprêtait les chevaux. Il s'arrêta avec surprise en apercevant l'aubergiste, ses pages, ses postillons, et les huit hommes armés de la statue de bronze entourant un voyageur qui paraissait ne faire qu'arriver, car il tenait encore son cheval par la bride.

— Quelles sont donc ces nouvelles qui semblent tant intéresser tout le monde ? demanda Cyprien à l'aubergiste, en le tirant de côté.

— Des nouvelles d'une haute importance, répondit celui-ci. Les Taborites ont proclamé la guerre contre l'aristocratie.

— Comment ? Jean Zitzka aurait eu l'audace ?

— Silence ! dit l'hôtelier d'un air suppliant ; plusieurs de mes domestiques penchent pour les Taborites, et s'ils vous entendaient...

— Mais que sait-on de positif ? demanda Cyprien.

— Le capitaine général a passé la revue de tous les Taborites hier à midi, sur la grande place de Prague, et il a proclamé une guerre à mort contre les seigneurs.

— Alors le gant est jeté, et la guerre civile date d'hier, dit Cyprien d'un ton solennel.

— Que voulez-vous dire ? s'écria l'aubergiste en l'examinant avec un étonnement mêlé d'alarme.

— Rien, rien : vous me comprendrez bientôt, répondit Cyprien avec une sorte d'impatience ; mais, je vous en prie, dites qu'on amène nos chevaux.

— En dix minutes tout sera prêt, dit l'aubergiste qui se hâta de courir aux écuries, tandis que Cyprien retourna auprès du marquis de Schomberg et du baron de Rotenberg.

— Vous avez été bien longtemps absent, lui dit ce dernier ; nous craignons déjà qu'il ne fût arrivé quelque chose de désagréable. Qu'avez-vous appris ?